

**«LÈVE LES YEUX ... ÉLARGI LE REGARD ..." (Gen 13,14)**

**SE LAISSER INSTRUIRE SUR "LES MINISTÈRES" À PARTIR DE LA  
RÉALITÉ DES BIENHEUREUX ET DES BIENHEUREUSES**

**Luca Moscatelli**

**Introduction et perspective**

Je m'excuse si, dans ma proposition, trop d'éléments et de passages devraient être mieux expliqués. Cependant, je suis conscient du fait que je parle à des experts et dans un laps de temps très court. Je compte sur le débat qui va suivre et je vous donne ces notes comme matériel de travail.

- Une histoire anonyme pour commencer : Salomon, la reine de Saba et l'abeille. Après avoir mis à l'épreuve la sagesse de Salomon, qui avait réussi à résoudre tous les défis en allant au fond des choses, voici le dernier défi que la reine lui lança. Elle l'emmèna dans une chambre peinte de fleurs de toutes sortes ; elles étaient si parfaites qu'elles avaient l'air d'être vraiment réelles. Une seule, cependant, l'était vraiment. Salomon devait deviner laquelle. Après une observation attentive, et sans avoir compris de laquelle il s'agissait - il est évident que dans cette situation, sa vue ne suffirait pas -, il demanda à pouvoir ouvrir la fenêtre. Et là, il entra dans la chambre une abeille qui alla infailliblement se poser sur la seule fleur réelle, et c'est ainsi que le roi put facilement l'indiquer. Salomon n'aurait pas pu surmonté ce défi sans ouvrir le fenêtre et sans l'instinct de l'abeille, qui est venu de l'extérieur et qui avait quelque chose que lui n'avait pas pour identifier la fleur réelle.
- Je comprends par ministères / ministérialité, quelque chose de très général : ministerium/diakonia signifie "service". Pourquoi repartir de si loin ? Il me semble que dans le contexte ecclésial actuel, au moins en Occident, et certainement en Italie, le trait saillant des voix officielles de l'Eglise - également sur le services / les services que la communauté est appelée à réaliser en son sein, mais toujours pour être en mesure de remplir sa mission dans et pour le monde - est son incapacité à parler, même de l'Évangile (c'est-à-dire qu'il est incapable de le redire "de façon nouvelle" et de le dire comme "nouveau"). Elle se répète ou reste silencieuse, à quelques exceptions près. La crise de la pandémie l'a une nouvelle fois mis en évidence. Pour commencer à parler "de façon nouvelle", nous devons nous laisser instruire par ce qui se passe à l'extérieur ; à l'intérieur, il semble que nous ne nous disposons de plus de ressources. En changeant l'air de nos chambres, l'évangile résonnera aussi vivant. C'est dans cette extroversion, je place la "ministérialité sociale".

- L'extroversion est la chose que le Pape François nous invite à faire depuis le début de son pontificat (2013), en demandant entre autre chose ce que la mission dit et fait depuis des décennies (bien qu'il soit toujours nécessaire de la repenser). La dynamique qu'il propose est celle de la sortie, même quand on ne sait pas où aller : il suffit de laisser derrière soi l'esclavage de l'Egypte. Cette sortie devrait nous faire apprendre 4 primautés : celle du temps sur l'espace ; celle de l'unité sur le conflit ; celle de la réalité sur l'idée ; celle de l'ensemble sur les parties (EG, nn 221 ss.). Ce que je voudrais souligner ici, ce sont deux implications de ces 4 principes : a) l'extérieur est constitutif et instructif pour l'intérieur ; b) cependant l'extérieur (temps / unité / réalité / tout) est tel parce qu'il est autre chose, qui nous dépasse constamment, qui n'est pas contrôlable, qui demande une recherche continue parce qu'il n'est jamais complètement atteint. Cette "sortie" devient alors "partir de l'extérieur", et cela se voit aussi dans la dernière encyclique, "Fratelli tutti". Quelqu'un s'attendait à ce que le Pape François parle de la fraternité ecclésiale pour articuler le discours sur "la fraternité et l'amitié sociale" (de l'intérieur vers l'extérieur). Et au contraire, il nous permet de comprendre - c'est ainsi que je l'interprète - que nous pourrons comprendre notre lien filial et fraternel (à l'intérieur) sans faire de tort à Dieu, seulement en partant de la fraternité universelle (à l'extérieur) : de l'extérieur à l'intérieur, de l'amitié sociale à l'amitié ecclésiale. De la même manière et dès le début, il me semble que pour le Pape François "la dimension sociale de l'évangélisation" (*Evangelii Gaudium*, chap. 4) est l'évangélisation en soi, du moins si elle est comprise dans le sens propre (annonce de l'Evangile à "ceux du dehors"). C'est son sang et sa chair. A partir de cette évangélisation et en vue de celle-ci, il est nécessaire de préparer une église adaptée à la tâche, c'est-à-dire "réformé" dans un sens missionnaire (*Evangelii Gaudium*, chap. 1-3).
- Un indice anthropologique qui est plutôt une invitation à lire un beau livre. "*Peut-être, ceci pourrait la définition minimale de l'être humain : il s'agit de ce vivant particulier qui "fait l'expérience de quelque chose d'autre", qui dans son "ici et maintenant" est constamment renvoyé/exposé à l'autre, à quelque chose d'autre, à "un autre ordre de réalité" (...) il est habité par une altérité qui, le dérangeant, le précède et l'enveloppe selon un ordre qu'il ne peut en aucune façon contrôler ou éviter*" (Silvano Petrosino, *Dove abita abita l'infinito. Transcendance, pouvoir et justice*, 2020, p 14). L'altérité est sans aucun doute l'expérience privilégiée de la mission, surtout lorsque l'autre est dans la condition de douleur, qui est peut-être la condition humaine qui isole, sépare, éloigne le plus les uns des autres (comme le COVID-19 est en train de nous l'enseigner avec une extrême évidence).

En bref, nous voulons avancer à partir de la primauté de "l'extérieur", dans la conscience que l'être humain n'est rien sans que "l'extérieur" ne nourrisse et ne

structure son intérriorité. Aussi pour reformer l'intérieur ecclésial, nous devons également nous ouvrir à l'extérieur que "nous ne pouvons ni contrôler ni éviter" mais qui est le seul capable de vraiment briser, en y entrant, le cercle magique (fantasmatique) de l'autoréférence personnelle / charismatique / ecclésiale (qui vit toujours d'une autre autoréférence contextuelle : culturelle / de genre / ethnique / sociale etc.) Le vin nouveau fera exploser les vieilles autres.

Appeler l'Écriture "révélation", après tout, signifie la reconnaître comme extérieure à nous, venant d'un Autre / des autres, donnée pour que nous la fassions nôtre ; ou plutôt, donnée pour que nous nous laissions continuellement former et réformer par elle dans une manière qui est toujours à la fois passive et active. Eh bien, l'Écriture révèle comment l'expérience qu'elle raconte est structurée "de l'extérieur", elle n'aurait pas existé sans l'"extérieur". C'est à cet "extérieur", à celui de l'histoire et au nôtre ici et maintenant, qu'elle renvoie ses lecteurs.

## 1. Le début de l'Evangile

### 1.1. *Isaiah*

Marc commence son histoire comme suit : "*Commencement de l'évangile de Jésus, Christ, Fils de Dieu. Comme il est écrit dans le livre du prophète Isaïe...*" Interprétons : l'évangile de Jésus, la bonne nouvelle qu'est Jésus, commence avant lui, du moins selon le prophète Isaïe. Jésus est précédé, fondé, rendu compréhensible par ce qui est avant - et même après - lui. Pour comprendre Jésus, il faut au moins lire Isaïe (Matthieu dirait : Osée aussi !). Pour comprendre Jésus, le Père et l'Esprit qu'il révèle et donne, il faut en réalité lire tout le Premier Testament, comme on peut le voir à la fin de l'Apocalypse : dans la vision de la nouvelle Jérusalem, on rappelle le jardin d'Eden (Gn 2) pour encadrer autour de Jésus toute l'Ecriture et souder ensemble de manière irréversible la création et l'histoire de la libération : la nouvelle Jérusalem, en effet, est une ville (Ap 21-22), pas un jardin ! En bref, pour comprendre Jésus, il faut lire le monde...

Pour l'instant, nous sommes dans Isaïe. Dans les chapitres 56-58, nous contemplons une perspective admirable que je mets en évidence en retracant l'intrigue du texte points par points.

- a) 56,1-9. Il y a une dispersion à assainir, un assemblage à faire, mais il sera fait en ajoutant "autres". C'est ça la "justice" de Dieu. Et précisément pour qu'elle soit "juste", l'intégrité (sociale, morale et cultuelle) du peuple devra intégrer - ce qu'elle ne fait pas encore - l'étranger et l'eunuque (et les femmes, même Isaïe n'arrive pas si loin, nous les ajoutons au nom de Jésus), figures des exclus. Ils auront même - dit le prophète en amendant la Torah elle-même - une position d'une importance absolue dans l'assemblée de Dieu. Le temple sera une maison de prière pour tous les peuples. Comme l'a écrit l'inoubliable Bruno Maggioni :

*“Les prophètes ont toujours obligé le juif pieux à se rappeler que dans le Temple habite un Dieu très intéressé par ce qui se passe à l’extérieur, et qui exige la réalisation inconditionnelle de la loi et de la justice”* (Bruno Maggioni, *Il leur a annoncé la parole. Chemins du Nouveau Testament*, 2018, p 117).

- b) 56,10-57,2. Les dirigeants du peuple sont indignes, comme des chiens muets, paresseux et cupides. Les "bergers" - ceux qui doivent donner à manger aux brebis - ne pensent qu'à leur ventre. Et pendant ce temps, les justes périssent ; en effet, ils sont écartés du chemin, et personne ne fait attention à eux.
- c) 57,3-13. Si les dirigeants du peuples appartenaient à Dieu, ils ne feraient pas cela. S'ils le font, c'est parce qu'ils sont des idolâtres et font partie d'un peuple idolâtre.
- d) 57,14-21. Alors Dieu lui-même intervient pour apporter le salut. Il prépare un nouvel exode et, lui qui est élevé et exalté, regarde le plus petit et le plus humble pour le faire revivre, pour le soulever de l'oppression. Face à l'obstination du peuple dans son idolâtrie, “*Il enverra porter la bonne nouvelle de la paix aux affligés*” (ceux qui auraient de bonnes raisons de chercher à se venger), qui pourront dire la parole de Dieu : “*Paix, paix au lointain et au proche, et moi je les guérirai*”. Si les affligés, qui doivent penser à eux-mêmes, regardent au loin, s'ils annoncent la paix et si cette paix atteint le lointain, tous sont maintenant à l'intérieur (même les voisins ; si au contraire on part des voisins, quelqu'un sera fatallement exclu).
- e) 58,1-14. Le culte, pour être authentique, exige la conversion de la vie et l'attention aux pauvres. “*Un culte qui entend honorer le Seigneur est un devoir. Mais s'il est pratiqué pour s'assurer la faveur de Dieu sans changer sa vie, il devient une farce. Le culte n'a pas de consistance propre : c'est la vie qui lui donne consistance*” (Bruno Maggioni, *Pourquoi regardes-tu le ciel ? Les deux façons de rencontrer Dieu*, 2013, p 44).

Instruit de l'extérieur et de l'histoire humaine dans laquelle navigue le Peuple élu, le Deutéronome n'hésitera pas - au-delà d'une disposition claire du Deutéronome (17,14-15) - à attribuer à un roi païen (Cyrus de Perse) le titre de "messie" réservé aux rois d'Israël (Is 45,1 : la traduction CEI cache cependant le mot "oint" / mašiāḥ, en le faisant avec "élu") : c'est le nom d'un ministère établi avec Saul et qui, à partir de l'exil babylonien, fondera pour Israël l'espoir de la venue d'un sauveur. Mais le serviteur messianique peut aussi être un étranger. Et non pas à cause d'une hypothèse liée à des revendications idéalistes, mais parce que cela s'est produit et se produit.

## **1.2. Bienheureux et bienheureux**

Ayant lu et appris l'"évangile" d'Isaïe, Jésus part aussi de l'extérieur et de loin. Lui aussi voit - il a besoin de voir - d'abord dans les justes (les bienheureux et les bienheureuses), qui n'appartiennent pas au cercle des disciples mais qui font "la justice", le réalisme de l'évangile. Au début du discours programmatique sur la montagne (Mt 5-7), les bénédicteurs ne sont ni un simple souhait pour l'avenir ni un autoportrait de Jésus. Ils sont plutôt sa contemplation de ceux qui, déjà ici et maintenant, vivent comme des filles et des fils de Dieu, et qui, par leur existence, permettent l'annonce de l'Evangile. Jésus les voit, nous les révèle et nous invite à les chercher et à les regarder. Cette attention va de pair avec la louange de Jésus adressée au Père pour l'acceptation de la révélation de l'Evangile par les petits (Mt 11, 25-27). Jésus (et nous avec lui) cherche dehors, ailleurs, et trouve dans les endroits les plus "étranges" des évangiles vivants. Il en a besoin parce qu'il ne veut pas annoncer une hypothèse, ou une réalité seulement dans le futur, mais quelque chose qui se passe déjà ici et maintenant, et qui est donc accessible à tous.

### ***1.3. Une Syro-Phénicienne et un centurion romain***

Cette ouverture de Jésus, qui se voit dans deux rencontres, - Christoph Theobald l'appelle "sainteté hospitalière", mais on pourrait peut-être aussi l'appeler "posture du disciple" (il est un maître crédible précisément parce qu'il apprend et enseigne pour apprendre) - brille de tous ses feux. Et il est certain que Jésus apprend d'eux quelque chose d'essentiel, sur son propre évangile (et donc sur son Abba-Père et sur lui-même), au point de réorienter sa mission.

- a) Marc 7:24-30. La Syro-Phénicienne, en forçant la fermeture momentanée de Jésus, le ramène à la confiance dans la surabondance divine et l'ouvre à la mission universelle. En lui rappelant avec des "miettes" la première multiplication des pains et les douze paniers des restes, elle lui permet d'offrir au peuple une autre multiplication, qui a lieu en territoire païen et qui laisse sept paniers de restes. Pour l'étrange arithmétique de la Bible, sept est plus que douze. Douze sont "seulement" les tribus d'Israël ; sept sont toutes les tribus du monde. Le sept est en fait un nombre universel, il indique le tout. Jésus reconnaît une sagesse miraculeuse dans la parole de la femme-mère, et il est désormais convaincu qu'il doit y avoir une sagesse pour tous et pour toujours, car tous sont fils et filles du Père.
- b) Mt 8, 5-13. Le centurion, qui intercède pour le serviteur, suscite l'émerveillement de Jésus, qui le désigne à tous les présents (y compris donc à nous) comme un modèle de foi. Il n'est pas un des siens, pas même un juif. Mais il nous surpasse tous et enseigne à tout le monde. À cette occasion également, et parce qu'il voit devant lui un étranger qui vit et parle comme un fils du Père et un frère, le regard de Jésus s'élargit vers le monde : beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et s'assiéront à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume

des cieux. S'asseoir à table avec les patriarches, c'est être des filles et des fils, et donc tous sœurs et frères.

Naturellement, ces ouvertures ne plaisent pas à la religion établie, qui vit des exclusions ; elles ne plaisent ni à la religion d'Israël, ni à la religion chrétienne, comme en témoignent respectivement les réactions relatées dans les évangiles et celles que nous sommes obligés de voir encore aujourd'hui dans nos églises. Mais il ne fait aucun doute que le regard révélateur de Jésus nous montre précisément ces bienheureux et ces bienheureuses, ces maîtres et ces éducateurs, qui "sont en dehors de la clôture" (je cite Fernando Zolli), comme ceux qui sont nécessaires pour que nous soyons témoins et hérauts de l'Évangile. "Jamais sans eux", dirait Michel de Certeau ; sans eux, nous ne serions pas nous-mêmes (Michel de Certeau, L'étranger ou l'Union dans la différence, 2010).

Un exercice utile consisterait à se demander : à l'heure actuelle - au cours de ces années - où en apprenons-nous davantage ? De qui ? De quoi ? Vous avez déjà formulé des réponses dans le livre ""Nous sommes Mission : Témoins des ministères sociaux dans la famille combonienne". Ils doivent être repris et approfondis, pour le bien de tous.

## **2. Partir sans rien, trouver tout en place**

### ***2.1. Mauvais itinéraire***

Instruit par sa relation personnelle avec le Père, mais en même temps confirmé et parfois ému et ouvert par la rencontre avec des femmes et des hommes qui vivaient déjà une relation heureuse avec Abba dans l'Esprit, Jésus a voulu pour nous - comme pour Lui-même - un style itinérant et pauvre. Contrairement à Jean-Baptiste, il ne s'est pas mis dans un désert en disant : "Venez, si vous voulez être sauvés !" Il s'est plutôt mis en route, pour aller là où les gens vivent, avec un soin particulier à partager avant tout avec ceux qui avaient de nombreuses bonnes raisons de croire qu'ils étaient abandonnés par Dieu, puisqu'ils étaient déjà abandonnés par les hommes. C'est pourquoi l'itinérance : pour atteindre tous les villages (cf. Mc 1, 35-39) ; mais aussi la pauvreté : pour partager la condition de ceux qui attendent vraiment le salut. Le salut, en effet, ne peut venir que de l'extérieur et d'un autre. L'entreprise de se sauver est vouée à l'échec car elle est impossible. Les pauvres, les malades, les pécheurs, nous évangélisent et ont aussi évangélisé Jésus : ils attendent que quelqu'un les sauve. Si personne ne vient, ils sont perdus. Tant que nous n'avons pas fait cette expérience personnellement, ou du moins que nous ne sommes pas proches de ceux qui la font, nous parlons de salut sans savoir ce que c'est.

### ***2.2. Hospitalité***

Mais s'appauvrir et faire l'itinérance pour annoncer le Royaume a aussi une autre grande valeur. Cela signifie que les étrangers arrivent partout et qu'ils ont besoin d'être accueillis. Non pas pour offrir hospitalité, mais pour la demander. Et la demander comme quelque chose dont on a besoin pour vivre. Il ne suffit pas de dire : venez, l'église est ouverte à tous. Vous devez venir frapper à la porte en sachant que vous êtes dans la maison des autres, en demandant humblement la permission de résider et du pain pour vivre. Pourquoi ? Pour deux raisons au moins : a) pour pouvoir faire l'expérience qu'il y a beaucoup de bonnes personnes qui nous accueilleront ; b) pour être les témoins d'un Dieu qui vient partout comme un invité et non comme un maître (cf. Ap 3, 20). Et tout change... Ensuite, bien sûr, nous offrirons aussi ce que nous avons de meilleur : le vin de Jésus et son Évangile. Mais elle ne sera pas mal comprise comme l'une des nombreuses propositions démagogiques que les groupes de pouvoir ne cessent de proclamer en faisant la promesse d'accueillir ceux qui sont parmi ceux qui auront des priviléges et des avantages.

### ***2.3. Reconnaître et accompagner l'œuvre de l'Esprit***

Peut-être notre mission aura-t-elle donc aussi - sinon surtout - pour but de faire ressortir le bien des autres, le bien qu'est l'autre ? Je pense que oui, bien qu'au cours des siècles, nous n'ayons pas beaucoup pratiqué dans ce domaine, si ce n'est dans les terres de mission. Nous nous rencontrons et nous nous indiquerons les "missionnaires" de l'Esprit qui travaillent selon la volonté du Père de Jésus, même sans le savoir. Pour le savoir, nous, les gardiens de l'Évangile, sommes nécessaires. Mais pour communiquer cette connaissance, s'il s'agit de la connaissance du réel et non de l'imagination pure, nous aurons besoin et nous nous trouverons toujours anticipés et instruits par beaucoup et beaucoup de ceux qui la vivent.

Encore une fois, les bienheureux et les bienheureuses. Nous y apprendrons aussi des méthodes, des compétences, des visions, sans nous attendre à ce que l'Évangile soit convaincant parce que nous en avons toutes les connaissances. Au contraire, nous apprendrons volontiers d'eux et ferons "justice" avec eux, en les gratifiant pour leur bonté et leur sagesse. Nous y mettrons aussi du nôtre si nous avons quelque chose. Sinon, dans notre pauvreté, nous vivrons de ce qu'ils nous donnent, en offrant dans notre Eucharistie le pain reçu d'eux ; en nous rappelant toujours que l'Évangile nous promet un regard capable de voir l'œuvre de l'Esprit, et non son exclusivité ! Si quelque chose peut encore faire avancer certains de nos contemporains vers l'Évangile, ce sera la révélation la plus "incroyable" qu'il proclame, c'est-à-dire la gratuité d'un amour "inoui".

## **3. Justice**

Instruits par la gratuité et la grandeur de Dieu qu'ils ont vu se produire dans l'histoire, les Juifs ont vu au commencement de tout non pas des Juifs, mais des gens justes

d'autres peuples. Le peuple élu se voyait aussi anticipé, fondé et accompagné par des personnes capables d'être dans une relation heureuse avec Dieu sans être instruites par la révélation.

### 3.1. Noah

Noé est le premier juste, il n'a reçu aucune autre révélation que la création, et il n'est pas juif. Il "sauve" le monde corrompu - il facilite une nouvelle possibilité donnée à la création par le Dieu des "secondes fois" - en obéissant à l'ordre divin de construire une arche capable de flotter, bien que jetée ici et là, sur les eaux de la destruction. L'arche est une image de la vie de l'homme juste qui, au moment de la crise, se rend disponible pour garder la vie (pour garder le plan originel de Dieu, pour garder la vie comme sept fois bonne : cf. Gn 1) même au milieu de la violence généralisée, de la corruption et de l'injustice. Son ministère/service à la vie est évident, et consiste en trois moments : a) la construction de l'arche selon un ordre précis et son remplissage ; b) la fermeture de l'arche - par Dieu - afin que les humains et les animaux puissent partager le temps, l'espace et la nourriture, dans une sorte de microcosme enfin racheté. C'est le premier confinement de l'histoire... et pendant cette proximité forcée, Noé et son peuple devront apprendre à exercer leur vigilance ; c) l'ordre divin de sortir, afin que la vie, sauvée, puisse être lâchée et être à nouveau féconde.

### 3.2. Abraham

Abraham était d'Ur des Chaldéens, il n'était pas juif. Son histoire, après l'appel, est itinérante et conduit à un "vidage" progressif et à une transmission de la bénédiction aux autres. Ses désirs changent, sa relation avec le Dieu qu'il apprend à connaître change. En se laissant vider, il expérimente l'élargissement de son regard, l'exode des limites étroites - que nous imposons toujours aux choses, même à l'Evangile (cf. Actes 15 !), par souci de contrôle - de ses schémas. Il est instruit par les rencontres qu'il fait, accueillant - parfois bien, et c'est béni ; parfois mal, et c'est maudit - l'altérité. En particulier, la rencontre à Gerar avec le roi Abimelech (Gen 20) est significative pour notre thème. Abraham demande l'hospitalité pour "rester en tant qu'étranger" (on pourrait traduire : en tant qu'immigré), mais il a peur. Il a une mauvaise opinion de ces gens et de son roi et c'est pour cette raison qu'il accorde Sarah à Abimélek. En tant que mari, un véritable exemple ! En réalité, le roi est un homme juste, il exerce son ministère d'accueil et de justice, et pour cette raison il se plaint de ne pas mériter d'avoir été trompé et en plus d'avoir été frappé par la malédiction. Abraham confesse qu'il avait peur, qu'il pensait mal (il a dit : Il n'y aura sûrement pas de crainte de Dieu en ce lieu...), et cherche une justification à son comportement dans le fait que Dieu "l'a fait s'égarer...". Vraiment un grand homme ! Vous semblez déjà ressentir les regrets dans les fatigues du désert du peuple libéré. À la fin, suivant la suggestion divine, il prierà pour le roi - c'est-à-dire qu'il suivra la pédagogie divine et demandera un roi dont il craignait le bien (la bonne volonté) - et tout ira bien.

### 3.3 Moïse

Le leader de l'exode a un nom égyptien. Il fait ce qu'il faut, sans changer de nom, même s'il n'a connu le Dieu de ses frères juifs que tard dans sa vie. Un "Égyptien", adopté et élevé à la cour par la fille du Pharaon, sauve les esclaves juifs d'Égypte. Il y a parfois de grands et courageux serviteurs (ministres) de la libération, même parmi les "patrons"...

### 3.4. Job

Le ministère de Job, reconnu à la fin du livre du même nom par Dieu lui-même, est celui d'avoir défendu Dieu contre une théologie erronée au moment de la crise mortelle. Pourtant, il vient de la terre de Us, dont on ne sait presque rien, si ce n'est qu'il est de "l'Est"... il n'est certainement pas juif. Néanmoins, son "magistère" pour la foi est immense. Ce n'est pas par hasard qu'il est l'un des rares à recevoir dans la Bible juive le titre de "serviteur de Dieu".

### 3.5. Jésus

Il est juif, il a un nom juif, et pourtant... Porté à l'extérieur par ses rencontres, il est "sorti" d'Israël...

À la fin du dernier grand discours de Matthieu (25, 31-46), Jésus reconnaîtra qu'ils sont "bénis" du Père - et ici "bénis" rappelle les bienheureux du début du premier discours - ceux qui font preuve de miséricorde. Leur ministère ressemble à celui que l'apôtre Paul s'attribue (cf. 2 Co 4,1 ; Rm 12,1), mais ils déclarent ne pas savoir qu'ils ont fait ce qu'ils ont fait au nom de Jésus. Sans le savoir, ils ont fait la volonté du Père. Agissant comme des frères et sœurs de ceux qui sont dans le besoin, ils ne se sont pas résignés à la perte de quelqu'un, quel qu'il soit. Ils ne se sont pas résignés au mal et ont fait ce qu'ils ont pu pour l'enlever, ou du moins pour le rendre supportable. Et ils ont fait tout cela gratuitement, simplement parce que leur compassion leur a fait comprendre que cela devait être fait. Et c'est précisément la volonté du Père : en effet, en Mt 18,14, Jésus a dit : "C'est la volonté de votre Père qui est aux cieux, que pas même un seul de ces petits ne se perde". Le monde est plein de ces gens qui se rassemblent, repêchent des femmes et des hommes, les sauvent de la noyade. Ce sont eux qui font avancer la création. Ils sont missionnaires du Royaume sans appartenir à aucune église, leur service est autonome, sans autre autorisation que celle de leur conscience. C'est à nous de les trouver, de les contempler, d'apprendre d'eux comment servir l'humanité. Leur façon d'être ministres nous aidera à comprendre / réformer la nôtre.

## 4. Questions décisives

### 4.1. Le Royaume de Dieu et sa justice

Dans l'Evangile, la justice est celle du Royaume. Il faut immédiatement distinguer le royaume et la monarchie : cette dernière n'a rien à voir (bien qu'elle domine l'église

depuis 1500 ans malheureusement...) avec le royaume de Dieu, exactement si et pourquoi le royaume dont Jésus nous parle est le royaume de ce Dieu révélé qui est Abba-Père et jamais Patron.

Dans ce royaume, le Roi (le Père) et celui qui le révèle pleinement (le Fils Jésus) sont les serviteurs. C'est un royaume où il n'y a pas de sujets. Tous, en fait, créés à "l'image et à la ressemblance" du roi, sont des princes et des princesses, des reines et des rois. La métaphore royale est indispensable pour cela, car elle dit l'unicité et la préciosité de chacun : le roi/la reine, en effet, est unique par définition, et est la personne la plus importante, considérée dans de nombreuses cultures divines.

L'extension universelle de la royauté, c'est-à-dire de la parenté divine, semble cependant désamorcer la métaphore royale - et la métaphore patriarcale qui lui est spéculairement construite - de son point exclusif et hiérarchique : si tout le monde est roi/royaume, il en résulte que personne ne l'est. En d'autres termes, personne ne l'est, selon une conception mondaine de la royauté. Exactement ! Dieu sourit et dit : "vous commencez à comprendre". En fait, vous êtes tous frères et sœurs et vous vous servez les uns les autres en bannissant toute forme de domination entre vous.

Facile à dire, très difficile à faire. En fait, la fraternité ne se fait pas sans pardon. Si cela scandalise déjà quelqu'un de le dire, encore moins quand quelqu'un le fait. Avec Jésus, ils sont venus pour le tuer. C'était déjà clair quand il avait pardonné au paralytique : nous pensons tous qu'il est plus facile de dire "tu es pardonné" que de dire "lève-toi et marche". Le contraire est vrai. Ou peut-être pourrions-nous dire : c'est facile de dire "je te pardonne" ; très difficile de pardonner vraiment. C'est pourquoi ceux qui le font ne peuvent être animés que par la puissance de Dieu, car pardonner, et donc faire de la fraternité, n'est pas en notre pouvoir - de Caïn jusqu'à aujourd'hui, nous ne réussissons pas. Contempler ceux qui font justice, c'est-à-dire ceux qui vivent sans père, sans être appelés patron ou guide (cf. Mt 23, 1-12), c'est la fraternité : pardonner, servir la vie des autres comme on servirait un roi, une reine, renoncer au pouvoir, le dépenser pour le don de la vie... Voir un / une comme cela signifie voir l'Esprit du Seigneur à l'œuvre, même s'il travaille chez quelqu'un qui, bien que n'étant pas l'un des nôtres, est évidemment capable de satisfaire l'Esprit.

Il faut admettre que dans l'église, le royaume de Dieu ne nous a pas été normalement dit et n'a pas été vécu de cette manière, bien qu'il soit dit et attesté par Jésus dans l'Évangile. L'écoute des prophètes et des prophétesses, à l'intérieur et aujourd'hui surtout à l'extérieur de l'église, qui nous le disent et le vivent est un premier pas indispensable de la réforme nécessaire : de la société et donc de l'église.

#### 4.2 Élection et identité

Notre inspiration est totalement contraire à tout narcissisme. La spiritualité judéo-chrétienne ne se construit pas dans le miroir. Si nous sommes élus, et plus généralement qui nous sommes, d'autres finiront par nous le dire, voyant la bénédiction que nous apportons et la référence au Christ qui transparaît dans les mots et les gestes. Mais ce n'est pas notre préoccupation : ce qui nous intéresse, ce n'est pas "qui nous sommes" mais "pour qui nous sommes". (Pierangelo Sequeri, L'œil du moi, Sortir du monothéisme du moi, 2017). Le travail obsessionnel et idolâtre de l'identité (forte, claire, exclusive, etc.) est la cause totalement illusoire de nombreux maux, sociaux et ecclésiaux. Notre vie est cachée dans le Christ (cf. Col 3, 1-4) et sera pleinement révélée lorsque le monde entier sera enfin sauvé, car c'est la "gloire" de Dieu.

#### 4.3. L'histoire comme lieu théologique

Nous voulons regarder dehors et au loin, sans oublier qui s'est emmêlé dans les environs. Nous pouvons précisément aider ce dernier en le faisant sortir et en l'emmenant loin. Il ne faut pas céder au devoir de proximité de tous : nous serons proches les uns des autres, mais pour nous emmener ailleurs, pour faire des exodes, pour reprendre la route. Pour aller où ? En scrutant l'histoire et ses signes (divins), on peut de temps en temps tracer un chemin que nous ne pouvons pas connaître à l'avance. Nous nous tournons vers l'avenir en faisant des plans, mais l'avenir se produit, c'est ce qui se produit comme imprévisible, et nous devons adapter - parfois annuler et changer - nos projets (Silvano Petrosino, Le scandale de l'imprévisible. Penser à l'épidémie, 2020). Dans quelle direction allons-nous aller ? La lumière des bienheureux et des bienheureuses, références vivantes et réelles à l'Evangile, qui nous est confi illuminera notre discernement. Que nos "synodes" ne manquent pas la présence de l'un d'entre eux, même s'il n'est pas l'un des nôtres, et même s'il ne croit pas. Aujourd'hui, beaucoup de justes, de prophètes et de prophétesses, vivent et annoncent le royaume de Dieu loin de l'église. Pourtant, ils sont une source d'inspiration et d'enseignement. Et ils sont partout, avec beaucoup de cœur et d'intelligence : même la culture gronde avec cette humanité qui fait que le Créateur s'exclame : kî tôb ! Comme c'est beau / comme c'est bon !

#### Pour poursuivre la réflexion

Je voudrais suggérer - si ils peuvent être utiles - trois approfondissements possibles de cette réflexion. Ce sont trois voies, certainement pas des points d'arrivée.

- La première consiste à lier cette proposition à votre itinéraire précédent de deux manières : a) en enrichissant / modifiant ce que je vous ai proposé, avec d'autres aspects, bibliques ou non ; b) en vérifiant si et comment elle sollicite des approfondissements / révisions / glissements à un moment donné de la réflexion que vous avez menée jusqu'à présent. De là, certaines priorités peuvent émerger afin de comprendre dans quelle direction avancer de quelques pas.

- La seconde est d'essayer d'imaginer avec réalisme - ou de dire si cela se produit déjà - quel gain ceux qui sont engagés dans les ministères sociaux (c'est-à-dire vous et ceux que vous avez rencontrés) apportent à l'ensemble du corps ecclésial (jusqu'aux paroisses), et quelles conversions ce gain sollicite aux communautés chrétiennes pour devenir effectif dans la perspective de la nécessaire "réforme de l'église".
- La troisième voie : on espère que tout cela apportera enfin une aide à chacun d'entre nous afin de renouer avec notre propre vocation et tâche (ministère). Quels aspects particuliers parmi ceux qui sont apparus produisent une revendication évangélique dans la manière, jusqu'à présent vécue, d'y penser et d'être des religieuses, des prêtres, des personnes consacrées, des laïcs (mariés ou célibataires), etc. Et quels changements suggèrent-ils concernant la relation (reconnaissance/valorisation) entre ces différents états de vie et leurs ministères particuliers ? En un mot et en référence à la lettre (août 2018) de François au Peuple de Dieu sur les abus (sexuels, de pouvoir et de conscience) : nous permettent-ils de diagnostiquer un cléricalisme dans lequel nous sommes tous petits ou très petits et d'envisager de le surmonter ?

J'aimerais beaucoup rester informé de vos recherches. Merci